

## **Maldiney parmi nous**

(recension reprise et modifiée par l'auteur du texte original publié sur Nonfiction)

**Auteur : Patricia Desroches**

*Résumé* : Sont parus en 2016 aux éditions Hermann les *Actes* du colloque consacré au philosophe Henri Maldiney, à Cerisy-la-Salle, en juillet 2014. Initié et organisé par Chris Younès et Olivier Frérot, ce colloque a rassemblé des philosophes, des psychiatres, des psychanalystes, des architectes, des écrivains et essayistes, des éditeurs, des scientifiques, des géographes, et, enfin, des artistes. Autant de témoins vivants du regard phénoménologique d'Henri Maldiney sur l'existence, sur la psychiatrie, sur l'art.

### **Qui est Henri Maldiney ?**

Dans un entretien réalisé avec le philosophe phénoménologue en 2010 (à Vézelin-le-Chateau), Chris Younès demande à Henri Maldiney quelle est la portée, pour une pensée de l'existence, des concepts d'ouverture et de crise. Maldiney répond que l'événement advient lorsqu'il "aborde à la rive" (*ad ripam*), sans "emplacement préalable", alors qu'un avènement, en revanche, n'advient pas : il est forcément imprévisible et n'a pas de sens "avant d'être". Les événements, au demeurant, s'intègrent dans le monde, tandis qu'un avènement surgit à partir de rien, et apporte avec soi sa "signifiante". Il est, *stricto sensu*, dépourvu de signification, et renvoie, ainsi, à l'existence : exister, c'est se "tenir hors de soi", mais "à partir de soi". Rien ne préexiste à l'avènement, et qui veut dire qu'il est impossible d'objectiver l'existence, de la "signaliser". Ce qui touche à l'existence "ne s'origine qu'à même son ouverture". *S'ouvrir* relève de la *possibilité*, catégorie plus difficile à saisir que celle de réalité ou de nécessité, comme l'avait déjà entrevu Kierkegaard.

Henri Maldiney, et ce colloque en témoigne, est au plus près de l'*épreuve* d'exister, épreuve incarnée par les moments antilogiques et paradoxaux de l'existence, dans une tension entre crise et création. La philosophie d'Henri Maldiney a pour particularité de déployer une réflexion sur le sentir, sur la corporéité, phénomènes qui conduisent quasi inéluctablement vers une certaine conception du rythme, et, bien entendu, de l'art. L'épreuve d'exister, en effet, est à son acmé au cœur de l'expérience esthétique, indissoluble du sentir et du pathique : l'art donne accès à la saisie

primordiale de l'"Ouvert". C'est d'ailleurs sa proximité d'avec la pensée chinoise qui permet à Maldiney d'envisager les productions artistiques dans leur singularité, de les présenter comme accomplissement d'une "ouverture à l'être", et, dans le même temps, comme pure expressivité rythmique, *via* un mouvement d'auto-réalisation non résolu. A la différence de Hegel et de Husserl, voire de Heidegger, Maldiney souligne "la présence en situation" des existants, idée certes déjà anticipée par les philosophes en question, mais néanmoins laissée en suspens. Heidegger, selon Maldiney, ne pratique aucune analyse du sentir, même s'il considère, *in fine*, que l'*aisthesis* (le sentir) est "plus" originelle que le *logos*. A rebours, les considérations de Maldiney sur le pathique, sur la corporéité, sur la dynamique spatio-temporelle, instaurent un débat avec des psychiatres phénoménologues comme L. Binswanger et E. Straus. La prise en compte des structures spatio-temporelles confronte à l'art, mais aussi, à la folie : Maldiney est le philosophe de la psychose, et des pathologies qui, en général, stérilisent la "surprise d'être", détruisent la possibilité de rencontre.

### **Maldiney dans l'histoire de la philosophie**

Maldiney fut d'abord un enseignant dont la préoccupation majeure fut de transmettre une "parole instruite aux choses mêmes", parole qui traduit, sur le fond, le regard phénoménologique qu'il porte sur le monde. Etranger à toute "systématicité", Maldiney fait de la philosophie une rencontre, et ses "références" possèdent la chair de l'existence : il noue des amitiés avec des artistes (le peintre Tal Coat, le poète André du Bouchet ...), avec des linguistes, des psychiatres, et n'a de cesse de relier exigence de vérité et "livre de vie". S'il fut véritablement un Maître, c'est parce qu'il pensait dans "l'oubli de soi". Philosophe, Maldiney maniait l'humour et l'ironie avec férocité mais "parlait avec une générosité de corps et une ardeur de passion" ... Pour élaborer ses concepts, il fait œuvre "anecdotique", s'inspire de la réalité et même de la nature, en vue de produire, *in fine*, une ontologie "ouverte" : rythme, espace, existence, pouvoir-être, sont les "noyaux pulsants" qui inspirent sa pensée. Maldiney, l'"obscur", veut "comprendre", et c'est là sa recherche. De Pindare à Nietzsche, il s'agit de saisir le rapport entre être et devenir ("Deviens ce que tu es") en se fondant, au passage, sur Fichte ("Deviens ce que tu es, mais tu ne l'es qu'à le devenir !"). Redoutable helléniste, Maldiney n'est pas strictement un historien de la philosophie ; de son parcours, l'on peut retenir son intérêt pour une "philosophie de l'émoi", du vertige (catégorie existentielle déjà introduite par Kierkegaard), mais, tout autant, son désir de fondation ontologique. Maldiney est donc le philosophe qui nous dit de "mettre en route l'intelligence sans le secours des cartes d'état major" ...

### **Les concepts maldinéens**

Pour ces motifs, Maldiney discute du langage plus que de l'institution de la langue, et sa sensibilité s'adresse à l'improvisation et à la créativité de la parole plus qu'aux strates langagières sédimentées. C'est Gustave Guillaume qui lui fournit ses armes : cet autodidacte passionné par les langues entame une carrière universitaire à cinquante-cinq ans, et propose une approche inédite du discours. La construction de la langue procède, d'après Guillaume, d'une *suffisance expressive* : le discours tend à produire l'expression la plus "juste" possible. Maldiney reprend cette théorie dans "La méconnaissance du sentir", in *Regard Parole Espace* (Paris, Cerf, 2012). Or chez Guillaume, plus spécifiquement, la langue se constitue à travers une "chronogenèse", i.e *via* une certaine "pesée" du temps : la pensée se déploie, sans que nous le sachions, dans une durée infinitésimale, appelée *temps opératif*. En d'autres termes, des opérations inconscientes déterminent, par exemple, le choix d'un article ou d'une désinence verbale, et il existe ainsi une "lucidité puissancielle" des racines et des modes verbaux. Le médiateur, c'est le temps, un "temps impliqué", celui que le verbe emporte avec soi : il suffit de prononcer le nom d'un verbe comme "marcher" pour que s'éveille dans l'esprit l'idée d'un procès, la représentation d'un temps "en acte". Si le "temps expliqué" se conjugue grammaticalement, le temps impliqué relève de la voix et de *l'aspect* (de la forme, du rythme). Ces analyses suggèrent à Maldiney que la langue n'est, à l'origine, que *pressentie*, bien avant que les sémantèmes n'aient été objectivés en concepts. La langue est une "façon de se comporter au monde", et "les mots sont lancés en direction de l'autre comme des projections ou des messages" (in *Âitres de la langue et demeures de la pensée*, p. 173).

## **L'apeiron**

Aborder Maldiney, c'est se rendre proche d'un certain style philosophique, d'un certain usage des concepts. Quel est, par exemple, le statut de l'*apeiron* (le sans-limite) ? L'*apeiron* est-il l'indéterminé, l'in-fini privatif, ou l'illimité en tant que tel ? C'est Heidegger qui, dans son commentaire d'Anaximandre ("tout provient de l'illimité et tout y retourne") soulève la question du rapport de l'existence à son fond, question reprise par Hölderlin, par Nietzsche et par Schelling. Heidegger lui-même n'invoque-t-il pas Anaximandre - le moins cité des pré-socratiques - pour s'interroger sur l'"éclosion de la présence" ? Le fond de l'existence n'est pas son fondement, ce qui restitue à l'"Ouvert" toutes ses "prérogatives". Anaximandre n'indique-t-il pas ce qui sera le projet même de la phénoménologie, à savoir le dévoilement des phénomènes à partir d'eux-mêmes ? Or si l'*apeiron* est un abîme sans fondement, il n'est pas pour autant un lieu indifférencié et bouillonnant. Il est, *stricto sensu*, un "empêchement de la limitation" : cette négativité signifie que l'existence n'a de sens que dans cette tension indépassable de la limite et du sans-limite. Ne pas pouvoir franchir ni traverser l'*apeiron*, c'est présupposer l'idée même de limite ; ce paradoxe explique que l'*apeiron*

confonde le fond (illimité) et la forme (la limite) et "dialectise" continuité et discontinuité. L'analyse ne serait pas complète si l'on n'y ajoutait que Maldiney, ici, veut conférer une portée ontologique à l'*apeiron*, celle-là même qui fait surgir notre "capacité" à exister.

### ***Du pathique et du rythme***

Maldiney n'est pas si éloigné de Heidegger et de sa conception du *Dasein* mais, à la différence de Husserl, ne traduit pas *l'apparaître* en termes d'objets (y compris comme corrélats de la conscience). L'apparaître, aux yeux de Maldiney, est rencontre, rencontre paradoxalement irreprésentable, ouverte à une présence sentie et ressentie, et du registre du *pouvoir-être*. Le moment pathique relève en effet de l'activité, la moindre sensation débusquant un horizon de sens. Le rythme, à l'image de la vague, n'a pas de signification intentionnelle : lieu propre de l'existence, il l'imprègne de tonalité affective. Cet aspect "thymique" - de l'ordre de l'humeur - explique que l'esthétique, au sens étymologique du terme, produise un monde humain transfiguré : "Habiter consiste à exister, exister revient à faire l'expérience de la présence en un lieu" (in *Philosophie, art et existence*). Le *logos* architectural, par là même, fait l'épreuve de l'illimité, inséparable du sentir. L'architecte organise les échanges entre le dehors et le dedans, mais son œuvre ne vient pas combler un vide : il faut qu'il y ait du vide dans le plein, pour que l'espace *s'ouvre*. Le défi architectural, en ce sens, s'émancipe de la parole, et les tensions rythmiques "convoquées" par l'architecte expriment l'originarité même de son geste. La ville, ainsi, s'éprouve, et même, (se) danse. Cette analyse ne vaut-elle pas, en définitive, pour le géographe, dont l'espace est analogue à celui de l'architecte ? Le géographe opère sur le "y être" plus que sur l'espace mathématique objectif. Si l'architecte configure "existentiellement" notre environnement, le géographe élabore pour sa part une "géographie situationnelle". Dans la philosophie maldinéenne, c'est donc toujours d'un espace rythmé et habité qu'il est question, d'un espace partagé "esthétiquement". Toute construction humaine est apparaître, et une ruine elle-même - objet si énigmatique - *est* sa propre origine, sa propre apparition. Ce qui la caractérise, si tant est que le mot convienne, c'est qu'elle fait littéralement disparaître son apparition. Dans tous les cas, le rapport au monde *appelle* à exister, appel se dévoilant dans l'abritement de soi comme dans la dérélition existentielle : se répondent ici angoisse et confiance, étrangeté et familiarité, être-perdu et être abrité.

### **Maldiney et la folie**

La phénoménologie d'Henri Maldiney, et en cela rien d'étonnant, inspire la psychiatrie existentielle.

Binswanger, en particulier, considère la psychose comme "une forme défaillante de la façon proprement humaine d'exister". Le fou est aussi notre prochain : Henri Maldiney n'affirme-t-il pas, après le *Monsieur Teste* de Paul Valéry, que certains individus meurent "de classification" ? Lacan lui-même ne déclare-t-il pas que sans la folie, aucune compréhension de l'homme n'est possible ? Pour Maldiney et le courant psychiatrique inscrit dans sa filiation, la question de la folie renvoie à notre façon d'être dans un lieu, d'"y être" (ou pas) : être fou, c'est ne plus savoir où je suis, où j'en suis. Le psychotique craint de s'effondrer, ce qui justifie que le médecin "use" du contact pour faire (re)surgir une réceptivité disparue, et dont *l'homme* malade a oublié le sens. Tout acte d'existence, dès l'origine, articule ipséité et altérité, (ré)union et séparation, dans un entre-deux "porté" par la présence de la mère, mais que certains n'ont - quasiment - jamais connu. La conquête de la réalité, pour le nourrisson, s'effectue grâce à cet espace rythmique, dans ce lieu intermédiaire que Winnicott désignait comme aire transitionnelle. Se sentir être, c'est donc se sentir être en relation.

Sans inscription dans l'intersubjectivité, la compréhension de la psychose est rendue impossible ; sans écoute "totale" du patient, le thérapeute ne peut saisir la folie qui le traverse. Dans la schizophrénie, par exemple, l'altérité humaine est le plus souvent effacée, ou, à l'inverse, "monumentalisée", voire transcendentalisée. Le patient schizophrène perçoit l'autre soit comme tout-puissant, soit tout simplement comme inexistant. Mais cette "impossibilité de s'advenir comme soi" - selon les mots du psychiatre japonais Kimura - de s'advenir comme autre que soi, et enfin d'advenir à l'autre, n'est-elle pas l'expression de son angoisse abyssale ? Dans la mélancolie, sur un autre versant, c'est une pure facticité, injustifiable, une plainte indéfinie et mortelle, qui se substitue à l'implication mutuelle entre projet et déréliction (en termes heideggeriens), implication dont la tension signe l'avènement même de l'existence. En bref, la psychose ferme à la "disponibilité" (la capacité à se sentir "en situation"), à la transpassibilité (la capacité à être réceptif affectivement à soi et à l'autre), à la transpossibilité (la possibilité de s'ouvrir à l'inattendu). Maldiney redit avec force que le psychotique morcelle son "humeur", et, à strictement parler, ne ressent jamais l'affect correspondant à sa "situation". Ces descriptions phénoménologiques suggèrent combien un thérapeute, face à un patient schizophrène, peut se sentir touché par un accablant "verdict de non-existence". Lutter contre le vide dépressif et contre le dés-être, est sa difficulté *princeps*. La psychiatrie et la psychanalyse phénoménologiques nous apprennent pourtant que les "agonies primitives" (concept winnicottien signifiant "mort psychique") et les "affects glaciaires" (terme paradoxal forgé par Pierre Fédida) sont paradoxalement susceptibles d'engendrer un écho "pathique", d'éveiller une résonance affective. Il est vrai que cela revient à guetter chez l'autrui dépressif un "entre Un et rien", afin que s'auto-génère, dans la mesure du possible, un rythme vital libérateur.

Restituant la multiplicité des interventions réalisées lors des Décades de Cerisy-la-Salle, cet ouvrage se compose d'analyses conceptuelles foisonnantes, et qui laissent cependant "respirer" le lecteur ; un lecteur que rien ne déçoit, mais qui conserve intérieurement sa capacité d'objection (s). Cette richesse théorique est aussi nourrie par des chercheurs étrangers, certains signalant les problèmes soulevés par la traduction des textes maldinéens, d'autres soulignant l'influence de la pensée chinoise sur son œuvre ( cf. *supra*), ou trouvant l'occasion de faire part d'une réflexion déjà élaborée hors hexagone. Les contributions des doctorants et des post-doctorants, dans la dernière séquence de ces *Actes*, introduisent des développements tout aussi décisifs, essentiellement axés sur l'œuvre d'art, sur le théâtre, sur le "vide chorégraphique", sur le rapport de Maldiney à la littérature (Buzzati). Parmi ces textes, certains approfondissent des concepts maldinéens fondamentaux (tel celui d'empathie) ou reprennent à nouveaux frais ceux qui constituent le "socle" de la phénoménologie de Maldiney. Des artistes, enfin, ont apporté un regard inédit sur l'œuvre maldinéenne, permettant ainsi de percevoir les enjeux phénoménologiques de notre rapport à l'art.

Ont participé à ces *Actes* : Thomas Augais Elsa Ballafant, Flora Bastiani, Sarah Brunel, Julie Cattant, Raphaëlle Cazal, Jean-Pierre Charcosset (disparu en mars 2015), Annick Charlot, Catherine Chauche, Joël Clerget, Jérôme de Gramont, Anne de Staël, Eliane Escoubas, Olivier Frérot, Michèle Gennart, Jean-Marc Ghitti, Till Grohmann, Luc Gwiazdzinski, Frédéric Jacques, Dandan Jiang, Jasmina Jovanovic, Fernando Landazuri, Jean-Pascal Léger, Pierre Mathey, Serge Mettinger, Yasuhiko Murakami, Monika Murawska, Josept Nasr, Pierre Phan Tan Khanh, Jean-Philippe Pierron, Pascal Riou, Anne-Sophie Rochegude, Mathias Rollot, Svetlana Sholokhova, Samuel Thomas, Dominique Touret, Maria da Penha Villela-Petit, Chris Younès.

